

La légende du cerf ancien

récit inédit
de Gabrielle Roy

texte établi et présenté par François Ricard

AVERTISSEMENT

Le texte qu'on va lire est le plus ancien des quelque trente ou trente-cinq inédits connus de Gabrielle Roy¹. Sa rédaction remonte vraisemblablement à l'automne 1937 ou à l'hiver 1938, au cours de la première des deux années que la jeune Manitobaine a passées à Londres². D'après l'un de ses billets publiés ultérieurement (Roy, 1939), elle aurait même raconté cette légende de son invention à ses hôtes de Itton Court, où elle a fait un bref séjour en novembre 1938 et eu l'occasion d'assister à une chasse à courre (Roy, 1984, p. 433-447).

C'est donc – et il importe de ne pas l'oublier – un écrit de jeunesse. Quoiqu'elle atteigne alors la trentaine, Gabrielle Roy en est à peine à ses premières armes comme écrivain. En fait, avec quatre autres récits brefs des années 1934-1938³, cette «Légende» appartient à ce qu'on pourrait appeler la «préhistoire» de l'oeuvre de Gabrielle Roy, c'est-à-dire à une époque qui précède même ses années de journalisme à Montréal (1939-1945), années au cours desquelles seulement prendra forme son véritable talent de romancière. Il ne faut donc chercher dans ces quelques pages, où abondent les maladresses et les naïvetés de toutes sortes, ni le style ni l'univers de l'écrivain à venir, mais les lire plutôt comme une sorte d'exercice d'auteur en herbe, encore embourbé dans les procédés conventionnels et les lieux communs hérités de ses lectures.

Cela dit, on trouvera néanmoins dans cet écrit juvénile quelques traits qui, si frustes ou si imprécis qu'ils y soient encore, n'en méritent pas moins d'être soulignés, dans la mesure où ils annoncent, même lointainement, les livres futurs de la romancière.

Ainsi, la «Légende» a pour décor la région dite de la Poule d'Eau, où Gabrielle Roy a passé quelques semaines l'été d'avant (1937) et dont le souvenir refera surface dans son imagination quelque dix ans plus tard, pour donner lieu au magnifique livre que l'on connaît. De même, on découvrira dans ce texte ancien l'annonce, à plus de vingt ans de distance, de quelques-uns des éléments de *La montagne secrète* (1961), tels le nom de Gédéon ou, plus saisissante encore, cette image du cerf (qui deviendra caribou) doué d'une présence et surtout d'un regard qui remuent jusqu'en son tréfonds l'âme du chasseur qui l'abat⁴.

Sur un plan plus fondamental, cette «Légende» témoigne de l'ancienneté, dans l'imagination de Gabrielle Roy, de motifs ou de préoccupations qui, après avoir été quelque peu occultés dans *Bonheur d'occasion*, réapparaîtront dans les oeuvres ultérieures. Nous pensons, notamment, à la fascination pour les décors vastes et solitaires de son Ouest natal, ou encore au thème de la pitié, ou même à l'exaltation de la nature, toutes choses qui, malgré la maladresse de l'expression, s'affirment ici de manière non équivoque. Ce fait tendrait à confirmer la vue récente selon laquelle le «virage» qu'a connu l'oeuvre de Gabrielle Roy au cours des années 1950 et surtout 1960 équivaldrait en fait, non pas à une rupture ni à une réorientation de son écriture, mais bien plutôt à une sorte de retour vers ses propres racines, à une réconciliation avec les conceptions et les ambitions premières qui l'avaient inspirée dès le départ (Ricard, 1984; Robidoux, 1989). Dans une telle perspective, loin que *La Petite Poule d'Eau* (1950) ou *Rue Deschambault* (1955) apparaissent comme des oeuvres inattendues dans le cheminement de l'auteur de *Bonheur d'occasion* (1945), c'est plutôt ce dernier ouvrage qui marquerait un «écart» dans la continuité profonde de l'oeuvre.

Quelle que soit la validité d'une telle hypothèse, c'est comme un document – plutôt que comme une oeuvre de plein droit – qu'il faut lire le texte qui suit. Document réchappé d'un passé enfoui et dont le principal, sinon l'unique intérêt sans doute réside dans ce qu'il laisse présumer de ce passé, lequel ne peut que nous passionner quand on sait de quel avenir il a été porteur.

Le manuscrit de «La légende du cerf ancien» fait partie des archives personnelles de Gabrielle Roy conservées à la Bibliothèque nationale du Canada⁵. Il comporte dix-sept feuillets dactylographiés à double interligne, sans doute par Gabrielle Roy elle-même, et sur lesquels celle-ci a pratiqué quelques corrections à l'encre⁶. L'aspect du manuscrit porte à penser qu'il s'agit d'une copie au net d'un état plus ancien, copie que l'auteur destinait peut-être à la publication, ce que laisserait également croire l'inscription, au haut de la première page, de son adresse d'alors⁷. Le texte a-t-il été soumis à un périodique et refusé, ou la jeune femme a-t-elle décidé, après relecture, de le garder pour elle, il est impossible de le savoir pour l'instant. Quoi qu'il en soit, Gabrielle Roy n'a jamais publié elle-même ce texte⁸, et nous ne nous permettons de le faire ici

que parce que, pensons-nous, le temps maintenant écoulé depuis la mort de l'écrivain nous y autorise et que la connaissance intégrale de ses écrits s'impose si nous voulons en venir à mesurer et comprendre vraiment l'évolution de cette grande oeuvre, depuis ses origines modestes jusqu'à la splendeur de sa maturité.

Enfin, bien que la langue du récit soit dans l'ensemble correcte et la présentation soignée, il nous a semblé nécessaire de pratiquer dans le texte qu'on trouvera reproduit ici un certain nombre d'interventions, toutes mineures cependant: corrections de fautes de frappe évidentes, redressement de quatre accords défectueux et d'orthographe fautive⁹, ajout de l'accent grave sur la préposition «à»¹⁰, insertion ou déplacement de quelques signes de ponctuation (surtout des virgules), rétablissement de guillemets et de traits d'union manquants et normalisation des majuscules.

François Ricard
Université McGill¹¹

NOTES

1. Ce nombre ne tient pas compte, bien sûr, de la correspondance, elle aussi inédite, à l'exception de *Ma chère petite soeur, lettres à Bernadette 1942-1970* (Roy, 1988), et qui, une fois rassemblée, sera immense (Ricard, à paraître).
2. Le manuscrit ne porte pas d'indication de date. Toutefois, l'adresse de Gabrielle Roy qui y apparaît sur la première page: «106 Lillie Road, Londres, S.W. 6.» correspond à celle de la première pension où elle a logé un peu longuement durant son séjour en Angleterre, soit d'octobre ou novembre 1937 jusqu'au printemps 1938 (Roy, 1984, p. 301-317).
3. L'un de ces récits, «La grotte de la mort» (Roy, 1936a), prend également la forme d'une légende amérindienne, plus précisément ojibway. Quant aux trois autres, ils ont paru dans le *Winnipeg Free Press* (Roy, 1934), *Le Samedi* (Roy, 1936b) et le *Toronto Star Weekly* (Roy, 1936c). On notera aussi que le premier des articles de Gabrielle Roy à paraître dans le magazine parisien *Je suis partout* (Roy, 1938) porte précisément, comme «La légende du cerf ancien», sur les Saulteux du Manitoba, dont la jeune journaliste trace cependant un portrait assez peu flatteur.
4. L'image du cervidé reparaitra dans un conte écrit vers 1970, «L'empereur des bois» (Roy, 1984b).
5. MSS 1982-11/1986-11, boîte 70, chemise 18. Nous remercions les employés de la Bibliothèque nationale du Canada pour l'aide

précieuse qu'ils nous ont apportée, en particulier Claude Le Moine, conservateur de la Collection des manuscrits littéraires.

6. Ces corrections sont indiquées dans les notes à la suite du récit.
7. Voir plus haut la note 2.
8. On notera cependant qu'elle n'a pas détruit le manuscrit, qui figure parmi les archives personnelles qu'elle a elle-même rassemblées avant sa mort.
9. Voici, par ordre d'apparition dans le texte, la liste des fautes contenues dans le manuscrit et que nous avons corrigées: «poursuivi» (au lieu de *poursuivie*: accord du participe passé avec avoir), «abat» (à l'impératif, au lieu de *abats*), «fut» (au lieu du subjonctif *fût* après la locution *en attendant que*), «trois cent», «préférerait», «Prend» (à l'impératif, au lieu de *Prends*), «chancellor», «moëlleuse», «alkalin», «évènements», «réflétaient», «tranquilité», «eût» (au lieu de l'indicatif *eut*, après la locution à *peine*), «quitté» (au lieu de *quittée*: accord du participe passé avec avoir), «souffre» (pour *soufre*), «cerceuil», «banissant», «déséchante», «lèchait», «s'appitoyant», «déséchée», «elle avait disparue» (au lieu de *disparu*), «receuillies», «accueilli». En outre, Gabrielle Roy écrit «sauteux», que nous avons corrigé en *saulteux*.
10. Ces accents sont presque systématiquement omis dans le manuscrit.
11. Ce travail a été rendu possible en partie grâce à une bourse Killam du Conseil des arts du Canada.

BIBLIOGRAPHIE

- RICARD, François (1984) «La métamorphose d'un écrivain, essai bibliographique», *Études littéraires*, vol. 17, n° 3, hiver, p. 441-455.
- _____ (à paraître) «Les inédits de Gabrielle Roy: une première lecture», dans MAJOR, Robert et GRISÉ, Yolande (dir.) *Mélanges offerts en hommage à Réjean Robidoux*, Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française.
- ROBIDOUX, Réjean (1989) «Gabrielle Roy, la somme de l'oeuvre», *Voix et images*, vol. 14, n° 3 (42), printemps, p. 376-379.
- ROY, Gabrielle (1934) «The Jarvis Murder Case», *Winnipeg Free Press*, vol. 59, n° 164, 12 janvier, p. 16.
- _____ (1936a) «La grotte de la mort», *Le Samedi*, vol. 47, n° 50, 23 mai, p. 10-11.
- _____ (1936b) «Cent pour cent d'amour», *Le Samedi*, vol. 48, n° 22, 31 octobre, p. 4-5, 19.
- _____ (1936c) «Jean-Baptiste takes a wife», *Toronto Star Weekly*, 19 décembre, p. 10.

- _____ (1938) «Les derniers nomades», *Je suis partout*, n° 413, 21 octobre, p. 4.
- _____ (1939) «The Meet», *Le Jour*, 14 octobre, p. 2.
- _____ (1984a) *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal Express, 505 p.
- _____ (1984b) «L'empereur des bois», *Études littéraires*, vol. 17, n° 3, hiver, p. 581-588.
- _____ (1988) *Ma chère petite soeur, lettres à Bernadette 1943-1970*, Montréal, Boréal, 261 p.

La légende du cerf ancien

«Tire sur la bête¹ que tu as poursuivie depuis des jours à travers la plaine, si tu as grand faim et si ton estomac depuis longtemps est vide de viande: le grand Manitou, ami des bêtes, ne te le comptera pas – mais n'abats pas le pauvre animal rien que pour démontrer ton habileté ou alléger ton carquois car alors, l'esprit du bien s'éloignera de toi. *Matci Manito wita piija kin** – et alors, le mauvais esprit s'emparera de toi et ne te laissera plus de repos.»

Là, le vent siffle tout le long des landes sans fin, les vagues chantent sur les rives sauvages du lac Poule d'Eau ou plus au nord encore, dans les brousses et marais de l'immense réserve indienne, et toujours le Saulteux famélique, doux et nostalgique, tisse ses rêves à cet accompagnement éternel.

Et de ces rêves sont nées d'abondantes légendes au charme ancien, toutes imprégnées de l'indolente et somnolente saveur de ces lieux toujours paisibles et silencieux – dont, entre autres, celle-ci du cerf ancien, qui fut inspirée, sans doute, par les aventures d'un grand chasseur blanc connu sous le nom de Gédéon.

Or ce Gédéon avait manqué au premier commandement du chasseur indien et de l'aversion et de la pitié subséquente qu'il suscita chez les Saulteux, naquit probablement cette histoire du cerf ancien, simple et savoureuse légende, que l'on raconte encore le soir, au bord des grandes rivières dans le vent murmurant.

Et donc, ce Gédéon, dans les temps reculés, était arrivé un beau jour des pays lointains. Le temps de se désaltérer à la bourgade et il était reparti, continuant sa marche vers le Nord. On n'avait jamais rencontré son pareil pour l'endurance. Rien ne l'arrêtait. Frayant son chemin à travers les marécages qui entourent le lac Pélican et le lac Chitek, il monta toujours au nord, passa le lac Cormorant et l'Athapapuskow, ne s'arrêta qu'au lac Kahinokinak. Avec lui étaient deux chasseurs de sa race, l'un qui était jeune et silencieux et toujours triste et l'autre qui approchait la vieillesse et qui rarement parlait. Et il y avait encore l'Indien Tchekaposh.

* Expression ojibway qui veut dire «Le mauvais esprit viendra». (Note de la rédaction)

Cet Indien Tchekaposh était le meilleur guide du pays saulteux. Il connaissait par coeur toutes les touffes des landes depuis la rivière à la Poule d'Eau jusqu'au lointain lac Kamuchawi et même au delà, tous les groupes de saules, toutes les courbes des nombreux cours d'eau qui parsèment cette immense contrée. Il lui fallut donc peu de temps pour conduire les trois chasseurs blancs au lac Kahinokinak. Quelque temps ils devaient s'y reposer avant de se mettre en route mais ils n'allèrent jamais plus loin, car c'est là même qu'il arriva malheur à la petite troupe. Et c'est de là même qu'elle se dispersa, emportant le souvenir d'un acte mauvais et qui demandait vengeance.

Et voici, d'après le récit de Tchekaposh, comment les choses se passèrent.

Gédéon était assis, ce soir-là, avec ses compagnons auprès du feu de camp. Le gibier rôtissait lentement sur son lit de feuilles odorantes, promettant un souper savoureux. En attendant qu'il fût à point,² Tchekaposh, à la demande du jeune chasseur, racontait les prouesses de ses ancêtres.

Gédéon n'écoutait point. Il regardait au loin, entre les saules, la main posée au-dessus des yeux pour se protéger du soleil ardent. Soudain, il se leva et dit: «Je vois un cerf dans la lande à trois cents verges. Je le guette, mes amis, et quand il se lèvera pour aller boire, je le tuerai d'une seule balle.»

Et Gédéon, après avoir parlé, ricana. Il riait toujours d'aise et de plaisir avant d'abattre la bête sans méfiance.

«Pourquoi mon frère blanc veut-il tuer un autre cerf?» reprocha doucement l'Indien Tchekaposh. «N'en a-t-il pas abattu quatre déjà aujourd'hui? Mon frère n'a-t-il pas plus de viande dans son havresac qu'il n'en peut porter? À quoi bon tuer la bête innocente?»

Le grand chasseur ricana de nouveau. «Je vais le tirer droit entre les yeux et l'abattre d'une seule balle; qui osera me donner le démenti?» fit-il, se tournant avec arrogance vers la petite troupe.

Tchekaposh se chargea de répondre. «Nous avons vu notre frère tirer plus loin que de cette cachette au cerf et toujours toucher juste. Notre frère est reconnu pour son adresse dans tout ce pays. Il est plus grand que le plus habile chasseur

saulteux. Il pourrait³ frapper au vol le plus petit oiseau du ciel. Il pourrait atteindre cet oiseau de proie là-haut qui touche aux nuages. Notre frère n'a plus besoin de démontrer la justesse de son oeil et la force de son bras: tous en ont entendu parler et en sont émerveillés. Qu'il tire donc gloire de son habileté mais qu'il prenne garde à lui – le mauvais esprit visite le chasseur qui tue sans faim.» Tchekaposh dit et se tut.

Gédéon épaula lentement. Il n'avait pas écouté son guide sauvage plus que le gazouillis des oiseaux. «Il se lève», murmura-t-il, les yeux fixés au loin, le doigt sur le chien de sa carabine. «Mais il y en a un autre et puis encore un – mais il y en a toute une bande!» constata-t-il avec une stupéfaction jubilante.

Les deux autres chasseurs et l'Indien s'étaient dressés aux derniers mots de Gédéon et regardaient au loin en silence. Toute une forêt de puissantes cornes se détachait de l'herbe haute.

«Trois, quatre, cinq, six, sept, huit cerfs», compta le grand chasseur. «Je vais tirer le premier.»

«Attention», cria soudain Tchekaposh. «Celui-là c'est le chef. Tu vois au nombre de ramures qui ornent ses cornes qu'il a dépassé vingt printemps. C'est un ancien. Il faut le laisser vivre. Tout chasseur saulteux préférerait mourir plutôt que de le tuer. Vois comme les autres cerfs l'entourent. Si tu abattais ce vieux cerf qui est leur chef, la crainte et la douleur s'empareraient d'eux et ils ne sauraient plus comment agir. Tu les verrais tourner en rond autour du corps sans vie pendant des heures et des heures et tu pourrais, alors, les abattre tous, jusqu'au dernier et sans aucune peine car ils n'auraient même plus l'idée de s'enfuir.»

«Mais tu n'aurais aucun mérite de les tuer de cette façon», se hâta d'ajouter Tchekaposh, voyant que Gédéon n'avait pas encore jeté son arme. «Prends garde, ne tire pas», cria-t-il de nouveau. «Si tu frappes ce cerf ancien, je te le jure sur les ossements de mes pères, la colère du grand Esprit roulera dans les cieus comme un grondement de tonnerre et tombera sur toi.»

Gédéon sourit. Il leva son fusil, appuya sur la détente et soudain une détonation résonna dans la lande silencieuse. Une mince fumée blanche enveloppa les chasseurs, se dissipa en quelques instants. Alors, au loin, ils virent le cerf ancien chanceler et s'écrouler subitement dans l'herbe haute.

Les autres cerfs, chose curieuse, n'avaient pas pris la fuite. De leur cachette, sous les saules, les hommes regardèrent avec surprise: à leurs yeux commençait à se dérouler un spectacle étrange et qu'ils ne devaient pas oublier de leur vivant.

«Voyez», cria Tchekaposh, «comme la peine d'avoir perdu leur chef leur ôte la raison.»

Les pauvres bêtes semblaient, en effet, avoir perdu leur admirable instinct de préservation⁴. Elles ne cherchaient pas à s'éloigner mais sur une espèce de rythme sauvage et désolé, elles tournaient lentement autour du cerf immobile. Leurs cornes élancées ensemble se levaient vers le ciel, puis s'abaissaient vers la terre, et remontaient encore, accomplissant toujours le même mouvement désespéré, en cadence.

Tchekaposh était triste. «Elles vont tourner⁵ ainsi jusqu'à l'épuisement complet», confia-t-il. Il allait se dégager du groupe et s'en aller seul quand éclata soudain une autre détonation et une des bêtes valsantes tomba.

Gédéon ricana. «En voilà deux!» fit-il. Il épaula de nouveau. «Trois!»

L'une après l'autre les gracieuses têtes désolées tombèrent et bientôt, de leurs fines cornes entremêlées, il ne resta plus de visible que quelques ramures, se détachant de l'amoncellement terrible qui tachait la lande. Elles étaient toutes tombées, les pauvres bêtes, les unes sur les autres et gisaient maintenant dans une confusion de pattes et de cornes, formant une haute pyramide. Dans la plaine, autour de leurs corps entassés, s'éteignait déjà le tumulte qui avait accompagné leur fin rapide et un grand silence, un silence écrasant comme une main réprobatrice se fit sentir soudain.

Assis auprès de ses frères blancs, devant un souper qui ne tentait plus personne sauf Gédéon, Tchekaposh éleva la voix. Il dit: «Le grand chasseur a tué le cerf ancien. L'esprit puissant et mauvais ne tardera pas à s'emparer de lui. Moi, je ne désire pas partager le sort qui l'attend: je m'en retourne à ma bourgade.»

Il dit, prit son carquois, salua à la ronde tous les membres de la petite troupe d'une lente inclinaison⁶ de la tête, à la façon indienne, et sans un autre mot prit sa course à travers les herbes souples de la lande brunissante. Un instant, les trois chasseurs

assis auprès du feu virent sa gracieuse silhouette courir parmi les feuilles frémissantes et, peu à peu, dans l'obscurité le perdirent de vue.

Alors, le plus jeune des chasseurs, celui qui rarement parlait et toujours s'attristait, demanda: «Maintenant que Tchekaposh nous a quittés, comment trouverons-nous notre chemin vers ce lac mystérieux où il y a probablement de l'or, d'après ce qu'en disent les Indiens? Ne vaudrait-il pas mieux retourner à la bourgade et chercher un autre guide?»

«Jamais», déclara Gédéon, les pieds contre le brasier mourant, la pipe collée aux lèvres. «Demain, nous nous diviserons pour aller chacun de son côté. Nous marcherons ainsi jusqu'au soleil du midi. Alors, nous reviendrons et vers le soir, nous nous rencontrerons ici même. L'un de nous aura certainement découvert ce lac: il ne peut pas être loin d'après ce que j'ai entendu dire.»

«Que ferons-nous de toute cette viande?» demanda le plus vieux des chasseurs, étendant la main dans la direction des cerfs entassés.

«Qu'elle pourrisse au soleil», dit Gédéon en ricanant. Et s'étendant sur l'herbe moelleuse, il ferma les yeux pour dormir.

À l'aube, chacun se mit donc en route, le jeune chasseur allant vers le Sud, l'ancien chasseur vers le Nord et Gédéon dans la direction du soleil levant. Lui seul devait manquer à l'appel, ce soir du même jour.

Ses compagnons devaient le chercher en vain, ce jour-là,⁷ le suivant et pendant plusieurs autres. Ils devaient le chercher inutilement dans les landes incultes, les marécages impassables de ces lieux déserts, fouiller le fond des petits lacs innombrables sans découvrir la moindre trace du malheureux. La terre l'aurait enseveli vivant qu'il n'aurait pas disparu plus mystérieusement. À la fin, on le crut mort, dévoré par quelque bête féroce ou, supplice pire encore, sucé vivant par le sol alcalin de ces lieux dangereux. On fit d'autres suppositions terribles sans s'arrêter à penser que la réalité effroyable dépassait encore les malheurs imaginés.

On ne devait connaître la vérité que longtemps plus tard, lorsqu'un être en guénilles, affamé, réduit à l'état de spectre, en qui, à la longue, certains trouvèrent une vague ressemblance avec Gédéon, le grand chasseur perdu, se traîna jusqu'à la bourgade de la Poule d'Eau pour faire le récit des événements incroyables qui lui étaient arrivés depuis sa mystérieuse disparition. Ce récit, transmis de bouche en bouche, a été fidèlement conservé au village indien et le voici, mot pour mot, tel que raconté encore par le narrateur sauteux aux rares voyageurs que le goût de l'aventure entraîne jusqu'à son lointain pays.

Gédéon, donc, après avoir quitté ses compagnons, marcha d'un pas allègre et vif pendant plusieurs heures. Et soudain, avant que le soleil eût atteint la moitié de sa course à travers le ciel, il se trouva sur les bords d'un lac⁸ dont il n'avait jamais entendu parler. Il crut être la proie soudaine d'une hallucination⁹ tant le paysage, autour de lui, était subitement devenu morne et endormi. Pas une ride ne troublait la surface pesante de ce lac étendu devant lui comme une lourde feuille de plomb¹⁰. Des nuages s'y reflétaient mais des nuages immobiles qu'aucun vent ne dérangeait. Et sur l'eau sans vie, et sur les herbes raidies qui l'entouraient, pesait un silence accablant, profond comme celui de l'éternité. Aucune aile ne battait là, parmi les joncs immobiles, aucun bourdonnement n'animait la désespérante tranquillité de ce lieu.

Gédéon, que la soif torturait déjà, réussit à se frayer un chemin parmi les herbes géantes de la lande, jusqu'au bord du lac. Là, il s'allongea pour boire à longs traits, mais à peine eut-il trempé ses lèvres dans l'eau stagnante qu'une sorte de fièvre s'empara de lui.

Il se releva à l'instant et se remit vivement en marche pour retrouver ses compagnons. Mais au même moment¹¹, le soleil se cacha¹² derrière d'épais nuages et sur les landes uniformes, toutes pareilles, une vague lueur grise s'alluma, répandant son éclat terne sur tout le paysage endormi.

Gédéon¹³ marcha des heures dans cette désolante plaine sans soulever la moindre petite poussière, sans frôler une seule aile battante ou une patte levée pour la fuite. Ses pieds lui

semblaient de plomb. Il marcha, marcha et soudain, comme il se croyait non loin de l'endroit où il avait, le matin, quitté ses compagnons et où il espérait les revoir, il se retrouva sur les bords du mystérieux lac qu'il avait laissé derrière lui.

Il crut avoir rêvé, être la victime d'un affreux mirage et se remit en marche, allant droit devant lui, sans regarder à droite¹⁴ ni à gauche. Il marcha de longues heures – pour aboutir encore une fois au lac salé. Pour la première fois de sa vie, Gédéon connut la peur, une peur irraisonnée et intense qui lui mit au front une main de glace.

Il jeta son havresac bourré de viande. Allégé de ce fardeau, il bondit comme un lièvre traqué; et à travers la lande, il prit sa course, affolé, lançant des appels stridents, n'osant regarder derrière lui, trébuchant, se relevant, fuyant toujours – mais hélas pour arriver au même point de départ.

Il se laissa tomber par terre, sur cette terre inhumaine qui n'avait pas un frôlement, pas un bruissement, et avec une fébrilité nerveuse se mit à ramasser des herbes pour en faire un brasier. À son signal de détresse, ses compagnons ne pourraient manquer de venir rapidement, songea-t-il. Il se hâta de tasser les herbes, d'en faire une masse lourde et craquante. Puis, se penchant, il frotta une allumette: aucune flamme ne¹⁵ jaillit. Il en essaya une autre: même insuccès. Une troisième, inutile. Toute sa provision y passa.

Alors Gédéon comprit enfin qu'il était sous le coup d'une malédiction. Il savait que ses allumettes n'étaient point trempées et pourtant, elles refusaient de donner du feu. Ainsi, l'eau refusait de rafraîchir, le vent de souffler, la terre de respirer, l'herbe de croître, dans cette lande maudite où il venait d'entrer et de laquelle il ne parviendrait jamais à sortir¹⁶ seul, il le savait trop bien.

Il se rappela les récits des vieilles femmes sauteux à la bourgade. Assises¹⁷ sur leurs talons devant la porte des cabanes basses et éternellement occupées à tisser des paniers d'osier, il les avait entendues, bien des fois, parler de cette terre brûlante, sans vie et sans mouvement qui se refermait tôt ou tard sur l'aventurier coupable et gardait à jamais le secret des punitions terribles qu'elle savait infliger.

Il avait entendu ces récits et ricané. Et voici que maintenant, les minutes s'écoulaient lentes comme des heures, et que

les heures lui paraissaient des journées sans fin. Le temps avait-il des ailes de plomb dans cette lande de feu et n'était-il plus capable de les traîner?

Ou bien était-ce le contraire et fuyait-il vertigineux, infiniment plus rapide que sur la terre qu'il avait quittée? En ce cas¹⁸, ô pensée affreuse, quelques brèves minutes seulement se seraient écoulées depuis sa disparition et ses compagnons ne s'en seraient pas encore aperçus...

Le malheureux chasseur connut une détresse infinie. Il se roula dans l'herbe dure, la gorge serrée, les poings tendus. La nuit commençait à descendre sur lui, non¹⁹ pas une nuit de calme bienfaisant et de langueur bénie comme partout ailleurs hors de cette lande mystérieuse, mais une nuit de soufre et de silence sépulcral se refermant²⁰ lentement sur la terre comme un couvercle de cercueil.

Gédéon désespérément chercha à s'échapper de son étroite. Il se tassa contre la terre et, soudain, cette ennemie au visage opaque comme la brume cessa de descendre, s'arrêta à quelques pouces seulement de l'horizon morne, laissant passer un mince reflet de lumière mauve qui semblait venir de²¹ l'autre côté du lac stagnant.

Et alors, à la lueur de cette lointaine clarté, Gédéon vit une ombre se profiler auprès de lui. Il vit cette ombre avancer lentement dans l'herbe craquante et subitement se dessiner, nette et précise au-dessus de l'eau. Alors, il reconnut que c'était un cerf.

Rapide comme l'éclair, il saisit sa carabine, l'instinct de la chasse renaissant en son âme cruelle, y bannissant tout autre sentiment. Il avança à pas silencieux parmi les touffes de joncs, se pencha pour mieux se dissimuler, épaula. Et alors, il s'aperçut soudain que c'était le cerf ancien qui était là, devant lui, ne faisant pas un mouvement pour s'enfuir mais le regardant de ses yeux tristes où coulaient des larmes. Et des deux larges blessures ouvrant le poitrail de la pauvre bête, il vit le sang s'égoutter lentement.

Gédéon frémit de rage. Il pressa le chien, tira – mais la bête toujours debout, toujours immobile, continua à le regarder de ses grands yeux mouillés. Gédéon vida sa carabine et la bête

encore²² le regardait. À la fin le malheureux se jeta sur la belle bête paisible et la frappa de la crosse de son fusil, à grands coups. Elle ne recula pas, mais à cet instant même, un léger souffle de vent passa sur la lande et se modulant sur ce souffle de vent, Gédéon entendit distinctement une voix lui parler et cette voix lui dit: «Ta balle, ô malheureux, a touché au cerf ancien et maintenant, en punition de ton crime, sache qu'elle n'atteindra plus jamais ni la bête des bois, ni l'oiseau du ciel, ni celui des rivages – mais qu'elle sifflera à leurs oreilles aussi inoffensive que la brise douce et parfumée du soir.»

Le vent disparut, s'éteignit dans la nuit; la voix se tut, la bête s'éloigna aussi étrangement qu'elle était venue, puis l'obscurité continua à descendre sur la terre silencieuse, éteignit le chasseur, se referma sur lui et pour quelques instants, peut-être, lui permit de goûter un peu de repos et d'oubli.

Mais à l'aube, une chaleur soudaine éveilla le malheureux. Au-dessus du lac, le soleil montait rapidement, versant déjà un torrent de feu sur ses eaux moisissantes. Et la journée s'écoula, lente – et la nuit revint – et une autre journée recommença, sans vent, sans pluie, sans mouvement, desséchante et terrible comme la précédente. Et ce fut ainsi pour un temps qui parut à Gédéon long comme l'éternité. Toujours et sans la moindre variation, le soleil s'allumait dans un ciel lourd, bas, tout près de la terre, léchait de son haleine brûlante les joncs fétides, la mousse pourrie, montait rapidement, enserrait la lande de son cercle de feu pendant des heures qui semblaient sans fin, et puis s'éteignait brusquement, abandonnant le lac et ses alentours à la hideuse étreinte de la nuit.

Et toujours, à la première approche de cette nuit inhumaine, le cerf ancien apparaissait soudain dans la lande, saignant de ses blessures béantes et fixant le chasseur de ses yeux pleins de larmes. Le vent s'élevait, un vent léger qui ne durait qu'un instant et sur ce vent courait une voix lointaine disant: «Ta balle, ô malheureux, a touché au cerf ancien et maintenant, en punition de ton crime, sache qu'elle n'atteindra plus jamais ni la bête des bois, ni l'oiseau du ciel, ni celui des rivages – mais qu'elle sifflera à leurs oreilles aussi inoffensive que la brise douce et parfumée du soir.»

Combien de temps dura ce supplice du chasseur? Gédéon lui-même n'eût pu le dire. Avait-il revu la bête blessée dix fois?

cent fois? il ne savait pas. Avait-il vécu prisonnier de la lande morte un jour, mille ans? Comment le dire? Le malheureux sentait sa tête se troubler, son idée se perdre, s'en aller à la dérive.

Il ne cherchait plus à s'échapper du lac stagnant, à retrouver son chemin. Il serait toujours resté sur cette lande perdue, il y serait resté jusqu'à sa mort bien certainement – n'eût-il, un jour, donné cours à un sentiment nouveau, à un sentiment paisible et doux dont il s'étonna de n'avoir jamais jusque-là²³ goûté la saveur enchanteresse.

Et c'est de ce sentiment ressenti un jour, en passant, que lui vint son salut.

Le cerf ancien, saignant de ses blessures ouvertes, regardant au loin de ses yeux navrés, en suscita enfin, un soir, dans son âme, les mystérieuses atteintes. «Pauvre bête», se dit-il, cette nuit-là, s'apitoyant pour la première fois²⁴ sur la souffrance du cerf, «je voudrais bien te porter secours. Si tu veux me laisser faire, je connais une herbe précieuse qui te guérira lorsque je l'appliquerai sur tes plaies.»

Pitié, ô divine pitié, en tombant sur le cœur de l'homme dur, abondante et douce comme la rosée du matin, de quel mal ne l'as-tu pas guéri et de quelle résurrection n'as-tu pas été l'auteur magnifique!

Soudain Gédéon fut un autre homme, préoccupé des gémissements et des plaintes que la terre exhale, attentif au soulagement de ceux qui souffrent. Il chercha, trouva l'herbe précieuse qui guérit les blessures. Il en recouvrit les plaies du cerf qui se laissa faire et guérit miraculeusement, à la première application.

Son acte charitable accompli, Gédéon s'endormit d'un profond sommeil. Il dormit longtemps. Quand il s'éveilla enfin, le cerf était auprès de lui. Il semblait attendre que le chasseur veuille bien se mettre en route avec lui. Des yeux, il l'invitait à le suivre. Gédéon obéit.

Ils marchèrent ensemble plusieurs heures, la bête allant de l'avant à travers les touffes d'herbe et de jonc, toutes pareilles au long de la lande morte, reconnaissant son chemin, semblait-il, dans ce paysage monotone à n'y rien remarquer. Gédéon suivait

docilement, émerveillé. Puis, tout à coup, il poussa un cri²⁵ de surprise, regarda autour de lui, se frotta les yeux, croyant rêver: il venait de se reconnaître.

Ô joie sans nom, sans limite, sans mesure! La lande éternellement morne et aride et desséchée avait fait place aux plaines grasses et bruissantes du lac Kahinokinak; la clarté bizarre et trompeuse de sa perfide étendue²⁶, au doux éclat du soleil bienfaisant; l'haleine fétide de ses²⁷ joncs, à la brise alanguie qui caressait maintenant les touffes d'arbres, l'herbe remuante de vie ardente et chère et bonne à contempler. Ô ivresse sans nom!

Une extase délicieuse s'empara de Gédéon. Il chercha la bête pour la remercier, pour donner libre cours à sa joie, à sa reconnaissance infinie: elle avait disparu.

Seul, il s'achemina dans la direction de la bourgade indienne, sûr, maintenant, de pouvoir s'orienter en suivant le lac et les rivières qui s'en détachent. Il marcha d'un pas allègre, abandonnant ses membres las au bienfait du vent et de la fraîcheur bénie qui montait de la terre²⁸. Vers la tombée de la nuit, il arriva au village saulteux de la Poule d'Eau. Là, on l'avait cru mort depuis longtemps. Son apparition subite causa un émoi superstitieux, une crainte enfantine et angoissée.

Pour calmer cette frayeur insensée et rassurer les Saulteux, soudainement tous sur pied, et curieux et tourmentés et incrédules, et leur démontrer que ce n'était pas un fantôme qui venait de surgir au milieu d'eux, Gédéon prit sa carabine, épaula, visa un minuscule point noir flottant à l'envers des nuages. Le point noir chavira, tournoya et vint s'abattre à quelques pouces du groupe stupéfait. Alors, tous reconnurent que c'était bien Gédéon, en effet, qui était revenu.

Quelques-uns qui se joignirent au groupe plus tard et voulurent, à leur tour, en être persuadés, dirent: «Tire encore.»

Mais Gédéon sourit. «Jamais plus», dit-il, et il jeta sa carabine aux Saulteux qui se la disputèrent avec des coups de dents et des cris de bête féroce. Un instant, le chasseur blanc les considéra en silence et puis, sans armes, sans provisions, il²⁹ s'enfonça, soudain, sous bois. Il ne devait jamais plus revenir à la bourgade.

Il trouva, au loin, sur les bords verdoyants de la tranquille rivière, un abri de branches qui lui convint et la légende se termine en assurant qu'il vécut là de nombreuses années, subsistant de racines et ne portant la moindre atteinte aux bêtes du bon Manitou, si faibles et petites fussent-elles.

Le vent murmure en sourdine sur les rives de la lointaine rivière à la Poule d'Eau, les vagues chantent, l'herbe frémit au souffle des bois et «Ainsi», termine le narrateur indien accroupi devant sa loge enfumée, «Gédéon, le chasseur, gagna l'amitié et la confiance de toutes les bêtes des bois, du ciel et de la brousse. Aussi plaidèrent-elles pour lui, au jour de sa mort, devant le grand Manitou. Elles invoquèrent son pardon, toutes, les craintives qu'il avait protégées et nourries de sa main, les altières qu'il avait conquises à force de patiente affection, les abandonnées qu'il avait recueillies et choyées, et à leurs prières, le grand paradis du Manitou puissant s'ouvrit enfin à Gédéon. Et là, il fut accueilli avec tous les honneurs réservés au plus grand des chasseurs.»

NOTES

1. Mots biffés: «bête à l'affût que»
2. Mots biffés: «point, chacun y allait de son histoire. // Gédéon» au-dessus desquels l'auteur a écrit à la main le texte reproduit ici.
3. Mots biffés: «pourrait lever son arme et sans prendre a peine le temps de viser, frapper»
4. Anglicisme (calqué sur «instinct of self-preservation»).
5. Le mot «tourner» est écrit à la main au-dessus de la ligne.
6. Gabrielle Roy a corrigé à la main le mot *inclination* qu'elle avait d'abord tapé.
7. Mot biffé: «jour-là, et le»
8. Mot biffé: «lac mystérieux dont»
9. Mots biffés: «crut qu'il rêvait tant», au-dessus desquels l'auteur a écrit à la main le texte reproduit ici.
10. Mots biffés: «plomb sous le soleil torride. Des nuages»
11. Mots biffés: «compagnons. Il ne devait pas les retrouver. Comme il marchait encore, le soleil» au-dessus desquels l'auteur a écrit à la main le texte reproduit ici.
12. Mot biffé: «se cacha soudain derrière»

13. Mots biffés: «Gédéon *assura, plus tard, qu'il* marcha»
14. Mot biffé: «regarder *ni* à droite»
15. Dans le manuscrit, ce «ne» est omis; c'est le seul mot que nous avons dû ajouter.
16. Mot biffé: «à *partir* seul», remplacé à la main par «sortir»
17. Mots biffés: «Assises *le soir, sur leurs*»
18. Mot biffé: «En *ce moment, ô pensée*», remplacé à la main par «cas».
19. Ce «non» est ajouté à la main.
20. Le manuscrit dactylographié portait: «sépulcral *et qui se refermait* lentement»; l'auteur a fait le changement à la main.
21. Mots biffés: «venir *de loin, loin, de l'autre*»
22. Le manuscrit dactylographié portait: «carabine et *encore la bête* le»; l'auteur a effectué le déplacement à la main.
23. Le manuscrit porte: «jamais *jusqu'à là, goûté*»; nous avons effectué la correction.
24. Mots biffés: «fois *de sa vie* sur»
25. Le manuscrit dactylographié portait: «émerveillé, *et puis, tout à* coup, poussa un cri»; l'auteur a fait les changements à la main.
26. Mots biffés: «trompeuse *qui règnait sur la perfide étendue, au* doux», au-dessus desquels est écrit à la main le texte reproduit ici.
27. Le manuscrit dactylographié portait «fétide de ses joncs»; à la main, Gabrielle Roy a d'abord biffé «de ses» pour le remplacer par *des*, puis est revenu à la première formulation.
28. Mot biffé: «terre *compatissante. Vers*»
29. Ce «il» est ajouté à la main.